

L'ÉCRITURE EST LE VÉRITABLE PAYS

Françoise de Luca*

Née en Italie, Françoise de Luca émigre en France à l'âge de trois ans. D'abord langue de l'intérieur et de l'amour, l'italien devient pour elle celle de «l'intime douloureux» et de la différence. Pour se protéger de la nostalgie, elle choisit le français, langue de la liberté, qu'elle étudie avec passion. C'est au Québec qu'elle trouvera, au-delà du territoire neuf, son véritable pays: l'écriture. La perte, la différence sont au centre de ses écrits, qui cherchent à appréhender la vérité profonde, inconsciente, des êtres.

Writing is My Real Country

Italian, initially the language of home and love for the writer who emigrated to France as a child, soon becomes the symbol of painful intimacy and difference. To protect herself from nostalgia she chooses French, the language of freedom which she studies with passion. It is in Quebec, however, that she will find not only a new territory but above all a true home: writing. The sense of loss and difference remain central in her writings where she tries to grasp the profound, unconscious truth of existence.

Il mio vero Paese è la scrittura

L'italiano, al principio lingua della casa e dell'amore, per la scrittrice emigrata in Francia da piccola, diventa simbolo dell'intimità dolorosa e della differenza. Per proteggersi dalla nostalgia, sceglie il francese, lingua della libertà, che studia con passione. Sarà in Québec che troverà, oltre ad un territorio nuovo, il suo vero Paese: la scrittura. La perdita e la differenza sono centrali nei suoi scritti dove cerca di cogliere la verità profonda, inconscia, degli esseri.

Le désir d'écrire

On écrit à partir d'un lieu secret, secret à soi, d'une non-connaissance. Quand je m'assieds à ma table et qu'autour de moi tout se vide, je pense à la perte, je pense à la disparition. C'est toujours autour de ces deux thèmes que s'enroule le désir d'écrire et que naît une histoire. Quand j'interroge cette perte, cette disparition, me vient l'image d'une fracture, d'un lien coupé net. Un jour il y a

* Scrittrice, Montréal.

eu des gens aimés et un autre jour ils n'ont plus été là. Un jour on a eu et puis on a perdu. Un jour j'ai abandonné le pays où je suis née. J'ai quitté l'Italie avant d'avoir trois ans. Nous sommes partis pendant la nuit. Je ne me souviens pas de mon départ, bien sûr, je ne peux pas m'en souvenir, mais un matin, je me suis réveillée, au terme d'un long voyage en train, et j'avais perdu tout ce qui m'était familier. Là-bas, dans le pays quitté, des enfants se sont réveillés et j'avais disparu. Ce chagrin d'enfant, le mien, le leur, est resté inconsolable. C'est du moins ce que me dit l'écriture. Ce qu'elle dit par-devers moi. C'est cette blessure – celle du lien – qui se répète dans chacun de mes livres: la perte de l'amie d'enfance dans mon premier roman, la disparition de la famille italienne dans *Sèna*, le départ de Sara et la déchirure avec le frère dans *Le renard roux de l'été*. Il y a là pour moi quelque chose qui se rejoue continuellement. Il me semble que j'écris toujours autour de cette fracture. J'écris autour du lien rompu.

Cette douleur, rien dans les premières années de notre arrivée en France n'a pu la soulager. Il n'y a pas eu de contrepartie à la perte. Nous nous étions installés dans un minuscule village, dans le nord-est de la France. De cette arrivée, j'ai un souvenir: celui d'un regard. Un regard d'enfants – les enfants du village – sur une petite fille solitaire. Je jouais sur le tas de sable devant la maison, feignant l'indifférence, tandis que ce regard me jugeait, me faisait autre, m'ôtant pour longtemps le sentiment d'être à ma place.

Nous étions les étrangers. Nous n'avions pas la même couleur de cheveux, pas tout à fait la même couleur de peau. On nous considérait avec curiosité, avec malveillance aussi. Nous sommes restés sept ans dans ce village. Nous n'avons jamais vraiment été acceptés. J'ai grandi dans cette solitude.

La langue qui fait mal

J'avais trois, quatre, cinq ans, il n'y avait pas encore vraiment de dehors. J'attendais tout émerveillée que mon frère aîné revienne de l'école et qu'il ouvre ses cahiers. On parlait l'italien à la maison, il apprenait le français en classe. Pour l'enfant que j'étais, c'était quelque chose de complémentaire et de si naturel que je pensais que tout le monde avait deux langues: une pour l'intérieur, une autre pour l'extérieur. La langue de l'intérieur, c'était la langue que mes parents parlaient entre eux et dans laquelle au début ils s'adressaient à nous. C'était la langue de l'amour, de la cohésion, du rempart contre les autres. L'italien était le lien, le liant. Il était notre force. Mon père achetait des disques et nous les écoutions le dimanche matin tous ensemble dans la cuisine. On était occupés à de petites choses et on écoutait, on gravait dans notre mémoire les paroles de cette fête qui nous protégeait du dehors. C'étaient des chansons

italiennes des années soixante. Des chansons napolitaines aussi, que j'aimais beaucoup parce que les mots ressemblaient un peu au patois que nous parlions. La langue était plus lourde, plus rugueuse, je percevais très bien la différence. Toutes ces chansons me ravissaient, me donnaient envie de danser. J'éclatais de rire quand mon frère exagérait la prononciation de certains mots qu'il aimait. Lui avait vécu neuf ans en Italie et il en avait gardé une profonde nostalgie. Il sortait les disques de leur pochette, les posait sur l'électrophone et la communion pouvait avoir lieu. La cuisine s'ensoleillait, le monde explosait de couleurs, tout devenait joyeux. Ces dimanches matins étaient des moments de pur bonheur. Ils sont le lien le plus étroit que j'ai jamais eu avec la langue italienne. Un lien de félicité. J'ai parlé de ce lien dans *Vingt-quatre mille baisers*, de son importance, de sa beauté, mieux que je le fais à présent parce que j'en ai parlé avec poésie et que la poésie élargit le sens.

L'italien a commencé à se taire en moi en même temps qu'il a commencé à se taire dans la cuisine. On ne mettait plus aussi souvent de disques. Je ne sentais plus la présence de mon père, et s'il était encore là, ce n'était plus de la même manière, paisible et évidente. Quelque chose avait changé et je sais qu'à un moment donné je me suis rendu compte que nous n'étions plus tout à fait la même famille. J'ai perdu peu à peu la langue de l'unité. Et ma langue natale est devenue celle de mon père. Liée à ce qu'il avait donné, à ces années joyeuses, à ces disques qu'il choisissait pour nous au kiosque devant son usine, et à ce qu'il avait repris aussi. Elle est devenue la langue absente, la langue d'un bonheur perdu. À partir de ce moment-là, il n'y a plus eu de rempart, plus de protection. J'ai été exposée au-dehors, à l'hostilité, au rejet. J'ai ressenti avec plus d'acuité ma différence.

Cette différence, nous la vivions chaque jour au village. Chaque jour on nous rappelait nos origines. Cette différence était douloureuse, elle me faisait souvent honte. À leur manière, mes parents ont voulu la gommer. Dès qu'ils ont maîtrisé la langue, ils se sont adressés à nous en français et nous leur répondions en français. Ils voulaient ainsi tourner le dos au pays pauvre, à la langue de l'étranger. Ils voulaient nous enraciner dans un avenir meilleur. Ils pensaient ainsi nous éviter la souffrance, mais sans le vouloir ils nous ont ôté l'accès au parler de la langue. À son côté vivant, actif. Nous ne pouvions plus que la comprendre, nous ne pouvions plus qu'être une oreille. Mes parents ont continué à la parler entre eux – ils parlaient le calabrais en fait –, mais ils y ont mêlé de plus en plus souvent des mots français, et c'est ce tricotage qui est resté leur langage jusqu'à la fin. Peu à peu, la langue natale s'est éloignée.

L'italien est donc tout cela: langue de l'amour et de l'abandon, langue de la différence. Langue de l'intime. De l'intime douloureux. Une langue qui fait mal. Il me fallait me protéger de cette douleur, il me fallait m'éloigner de l'ita-

lien. Je me suis détachée de tout ce qui me liait à cette langue et j'ai choisi le français. Lui ne me trahirait pas, ne me ferait pas mal. Dans *Vingt-quatre mille baisers*, j'écris que ses mots «commandent une rigueur, une pudeur» (14). Ils ne déborderaient pas, il n'y aurait pas de larmes. J'ai choisi le français envers et contre tout. Je l'ai choisi contre mon père. Je l'ai choisi exclusivement. Je n'ai jamais vraiment pu apprendre une autre langue. Toute langue 'étrangère' me renvoie à l'italien, à sa nostalgie. Seul le latin, que je considérais d'une certaine manière comme 'de l'italien qui ne se parle pas', m'a été accessible. Et je l'ai tant aimé que je l'ai même enseigné.

Je pensais que tourner le dos à la langue italienne serait simple. Ça ne l'a pas été. Ça ne l'est toujours pas. C'est comme si j'avais mis un couvercle sur une eau qui ne cesse de bouillir. L'italien n'a jamais complètement disparu. Il ne s'est pas refermé comme je le croyais. Il est resté vivant. Il s'est rappelé régulièrement à moi. Il s'est rappelé dans le désir d'aller vivre en Italie, à Florence ou à Rome, et ainsi de retrouver mes racines. J'ai fait quelques démarches, et j'ai abandonné. À un ardent désir succédait toujours l'appréhension. J'ai tenté d'accéder à la langue en suivant des cours – pas pour la comprendre, pour la parler. J'ai essayé à plusieurs reprises, mais un sentiment de panique m'envahissait chaque fois qu'il me fallait ouvrir la bouche en italien. La langue se refusait à mes lèvres. Elle est restée muette. Elle est restée une langue pour l'oreille.

Mais je n'ai jamais entièrement perdu mon identité italienne. Je n'ai pas tout rejeté de l'Italie. J'ai encore un véritable lien d'appartenance avec mon pays natal. Et ce lien est aussi essentiel, aussi capital que la langue: c'est la nourriture. Si mes parents s'étaient intégrés au point de ne plus pouvoir distinguer les deux langues, la nourriture était presque exclusivement italienne. Ma mère cuisinait des plats de notre région d'origine, dont elle trouvait les ingrédients facilement en Lorraine. Je ne parlais pas italien, mais je me nourrissais en italien. Cette identité-là, je l'ai toujours acceptée. Je n'ai jamais oublié les odeurs et le goût de la cuisine maternelle, je ne m'en suis jamais défaite. Quand je revenais chez mes parents, après avoir quitté la région, ma mère me préparait tous les plats que j'aimais. C'étaient de véritables festins, auxquels je faisais honneur. Je me gavais pendant des jours de pâtes au four, de minestrone, de beignets de fleurs de courgettes, d'aubergines farcies, de *zuppa inglese* et de brioches de Pâques avec des œufs durs. C'était un rituel qui m'était précieux, vital, une communion semblable à celle des disques du dimanche matin. Quand je portais à ma bouche – là où la langue se refusait – tous ces mets au goût irremplaçable, il n'y avait plus de conflit intérieur. Je n'étais plus divisée. J'étais «une», entièrement italienne. Je retournais à la source, je renouvelais mon sang. Je nourrissais ma mémoire. Tous les plats que me préparait ma mère et qu'elle me regardait dévorer avec fierté étaient les lettres d'une langue que je n'ai jamais abandonnée.

La langue d'un avenir de femme

Une part importante de mon identité italienne vient de ma mère et de sa cuisine, et pourtant le français est lié à elle aussi, à sa volonté de quitter le pays rude, le pays sec. Car c'est elle qui a voulu partir, qui a insisté, et mon père a fini par céder. Elle a d'ailleurs appris le français bien plus vite que lui et le parlait mieux aussi. Elle avait la certitude, la conscience, qu'en France elle aurait plus de liberté en tant de femme. Qu'elle s'éloignerait non seulement de la pauvreté, mais aussi du jugement des autres, des traditions, des mentalités archaïques. La France était pour elle plus que le pays du progrès social, elle était celui de la liberté, de l'avenir ouvert. Pour cette raison, je peux dire que le français est ma langue maternelle. Il est la langue d'un avenir de femme contre la langue du masculin.

J'ai passionnément appris le français. J'ai passionnément aimé l'école. C'était une petite école tout en haut du village avec une institutrice à la voix douce – une institutrice qui m'encourageait, qui m'accordait de l'attention, la seule au village. Je suis devenue une très bonne élève, la meilleure de ma classe. Les fenêtres de l'école donnaient sur les arbres, les prairies, sur des odeurs d'herbe et de buissons. Les mots que j'apprenais se mêlaient à ce parfum, au bruissement du vent dans les peupliers, au murmure des ruisseaux, à la nature. Les mots avaient une couleur, un mouvement, ils avaient une musique, une 'musique végétale'. J'ai très tôt été sensible à leur harmonie, à leur beauté, à leur pouvoir. J'ai tout de suite aimé la poésie. Elle vient de là pour moi, de l'école et du village, de la nature. J'en ai composé tôt. Je pouvais exprimer ainsi ce qui restait dans ma gorge et que je ne savais pas nommer. Je n'ai jamais publié de poèmes – sauf dans une revue à compte d'auteur vers l'âge de vingt ans –, mais la poésie est à l'origine de tout ce que j'écris.

Je lisais énormément. J'empruntais les livres à la bibliothèque de l'école – il n'y avait pas de livres à la maison. La lecture a été pour moi une respiration. Elle l'est toujours. Sans livres, j'étouffe. Pendant l'enfance et l'adolescence, ils ont été les interlocuteurs que je n'avais pas. Ils m'ont sauvé de la solitude. Avec eux, je pouvais converser de ce qui m'intéressait vraiment et qui semblait dépasser les intérêts des gens qui m'entouraient. Avec eux, je prenais mon envol, je quittais les gens de mon milieu. Ils ont élargi mon monde. Peu de gens autour de moi lisaient: ma mère, des magazines en italien quand elle en avait encore le temps, ma sœur un peu, mais aucun de mes trois frères. Mes camarades de classe ne lisaient pas non plus. La lecture était un monde qui n'appartenait qu'à moi. Elle était mon royaume.

Je lisais les poètes romantiques et post-romantiques – j'avais une prédilection pour Verlaine parce que ses vers étaient de la musique et que j'avais gardé

le goût des chansons. Plus tard, j'ai aimé Éluard et les surréalistes. Je lisais avec avidité et avec une sorte de fascination. Les livres me 'ravissaient', dans le sens qu'ils me transportaient hors de moi. Je me souviens du *Petit Chose* d'Alphonse Daudet le soir sous les couvertures, lecture interrompue par mon père parce qu'il fallait éteindre la lumière. Je me souviens de vacances d'été, à quatorze ou quinze ans, embrasées par les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand et les *Confessions* de Rousseau, et d'un merveilleux mois de juin, à seize ans, où j'ai lu le premier tome de *À la recherche du temps perdu* – prêté par ma professeure de français – dans la bibliothèque de la Pléiade. Proust a été un véritable choc esthétique. Le premier. Il y en a eu d'autres. À vingt ans, j'ai découvert Marguerite Duras et ça a été plus qu'un choc, ça a été une déflagration. J'étais totalement déroutée – je sortais de ma route. Je n'avais jamais rien lu de tel. C'était si étrange, si singulier, cette musique, ces silences, ce 'peu de mots' – et pourtant il y avait là quelque chose que je reconnaissais, quelque chose qui m'était incroyablement familier. Cela a totalement changé ma perspective de l'écriture. Je ne pouvais plus penser écrire de la même manière ensuite. La deuxième rencontre capitale a été, un peu plus tard, celle de René Char. Le lire, c'était être frappé par la foudre, c'était cheminer avec un compagnon d'orage. Ses mots étaient si exigeants, si impétueux, sa parole si dense et si proche de l'humain que j'ai entrevu ce qu'était vraiment la puissance d'une voix, la puissance d'une langue. Ces deux rencontres ont ouvert une route, je suis passée de l'autre côté d'une frontière. Je crois qu'un écrivain naît de tous les livres qu'il a lus – et j'en ai lu beaucoup d'autres qui m'ont marquée: ceux d'Annie Ernaux, de Perec, Pessoa, Tanizaki, Pavese, Tabucchi –, mais René Char et Marguerite Duras ont été ma colonne vertébrale.

Une place au monde

J'ai toujours eu envie d'écrire. Ce désir a toujours été là. Je ne me souviens pas d'un moment où il n'existait pas. Il est venu tout de suite. L'émigration a créé une douleur, une incompréhension, une difficulté à trouver un endroit où être soi. Cette absence d'ancrage, n'être ni du lieu quitté ni du lieu trouvé, a ouvert la brèche où s'est engouffré le désir d'écrire, le désir de trouver une parole. Parce qu'être immigré, c'est aussi ne pas avoir 'voix au chapitre'. Pascal Quignard le dit bien quand, dans *Les petits traités*, il rapporte les mots d'Abba Longin: c'est se taire.

J'ai toujours voulu écrire, pourtant pendant longtemps je ne l'ai pas fait. J'ai terminé un roman à vingt-trois ans, qui a été remarqué par Jérôme Lindon des Éditions de Minuit, mais qu'il n'a pas publié. Un autre un peu plus tard, qui a

été refusé aussi. Ensuite, je n'ai rien écrit pendant de longues années. Le temps passait et je sentais que je ne faisais pas ce qui m'était essentiel. Je cherchais quelque chose. Je ne savais pas quoi. Je le cherchais dans la géographie. Je suis partie souvent, j'ai souvent changé de ville et de région. Mais je n'arrivais nulle part. Je vivais toujours en France, j'aimais sa langue et sa culture, mais elle restait le pays de l'accueil hostile, le pays qui avait usurpé la langue première. Je n'étais plus italienne, je n'étais pas française non plus. Je ne savais plus très bien qui j'étais. J'ai quitté la France une première fois en 1990. Je suis allée vivre en Polynésie française, mais je n'y ai pas trouvé ce que je cherchais. Je ne cherchais pas une île, je ne cherchais pas un enfermement. Je sentais qu'il fallait trouver une troisième voie, un pays neutre, un pays serein, où je n'aurais pas d'histoire, où tout pouvait commencer – et je ne pouvais pas dire non plus ce que signifiait ce 'tout'. Ce pays neuf, je l'ai atteint dix ans plus tard. En l'an 2000, j'ai émigré une nouvelle fois. Quand je suis arrivée au Québec, j'ai eu l'impression que je venais tout juste de quitter le sud natal. La France ne m'apparaissait plus que comme une parenthèse, une parenthèse tempérée. J'ai tout de suite compris que dans ce Grand Nord j'avais trouvé ma destination. La troisième voie, le troisième pays. Celui qui était à l'inverse du pays quitté, qui était son juste contraire, si éloigné, si autre que j'y trouverais la distance nécessaire pour écrire. Car c'était cela bien sûr que je cherchais: un endroit pour écrire, ou du moins une liberté, une disposition pour le faire. Dans le silence d'un long hiver, j'ai trouvé ce lieu, qui – j'allais le comprendre – n'est pas un lieu géographique, mais une place au monde et au cœur de soi-même.

Cette place en moi, je la vois comme une sorte de grenier mental. Au-dessus, caché, fait de bric et de broc, avec des souvenirs, des choses enfouies. Un espace chaleureux. Un espace d'enfance. Un espace où on lit, où on lit le monde aussi – car on cherche dans l'écriture les mêmes réponses que dans la lecture. Je monte, je m'enferme. Je suis sous la charpente. Toutes les voix du dehors se sont tues. C'est un espace clair, silencieux. Un espace de solitude totale, de solitude lumineuse. Il y a un sentiment de plaisir intense: celui d'être introuvable, invisible, inatteignable. Dans les greniers sont aussi entreposés des secrets, des bribes de ce qu'a été une vie. Et c'est là que pour moi s'ouvre l'écriture. Dans le parcours d'une existence humaine. C'est de ce parcours que je cherche à rendre compte, mais de l'intérieur. La dimension sociale m'intéresse peu. Je cherche la vérité profonde, inconsciente. Je cherche à savoir ce qui nous construit, ce qui nous détruit, pourquoi nous souffrons, pourquoi nous faisons souffrir, comment nous devenons ce que nous sommes. Je suis fascinée par le moment où un personnage sent sa vie basculer: ce moment charnière où il est obligé de poser un regard différent sur son existence, où il découvre qu'il a une liberté, qu'il peut claquer la porte, partir, tout quitter, tout interrompre, tout

recommencer. Ce moment où il trouve le courage de descendre profondément en lui me passionne plus que tout au monde. Il y a là toute la force de l'humain, son intelligence: vouloir comprendre et le pouvoir, faire surgir la beauté – qui est toujours à côté de la laideur –, et se sauver par cette beauté.

Cette vérité intérieure, je ne la cherche pas forcément dans l'autobiographie, je la cherche aussi dans la fiction. Après *Vingt-quatre mille baisers*, qui est le livre qui m'est le plus proche, j'ai voulu écrire quelque chose d'extérieur à moi. Avec *Sèna*, où le personnage principal est un homme, je pensais m'engager dans un récit qui me serait totalement étranger. Mais «Tout romancier sait qu'il n'est pas le "maître dans la maison" de son imaginaire, maison foutraque ouverte à tous les vents de l'inconscient [...]» (49-50), écrit Sylvie Germain. Le personnage de Teresa a surgi sans que je n'y puisse rien. Il s'est imposé de toute sa force, jaillissant de mon inconscient. Je lui ai attribué des qualités qui étaient celles de ma mère. J'ai essayé de comprendre comment celle-ci avait pris la décision de quitter l'Italie. J'ai reconstitué la nuit du départ comme je l'imagine, cette nuit qui vibre encore d'un grand mystère, qui conserve toute sa charge émotive. J'ai fait de Teresa un personnage nourricier, un personnage qui disparaît aussi, laissant le petit Thomas dans un désespoir tel qu'il en tombe malade. De la même manière, en terminant *Le renard roux de l'été*, mon dernier roman, je me suis dit «il n'y a rien d'italien dans ce livre», mais une lectrice m'a écrit:

Quand j'ai lu que la petite pièce obscure sentait les olives, les fruits séchés, les confitures et les bocaux de pêches et de poires au sirop, je me suis posé des questions. J'avais l'impression que l'histoire se déroulait en Italie parce que dans les réserves de nos mères au Québec, on ne trouve pas ces odeurs. Ça sentait l'Italie!» (e-mail personnelle).

Je n'ai pas de pouvoir sur le récit ni sur mes personnages. C'est eux qui m'entraînent ou me guident, même si c'est moi qui suis aux commandes.

Aussi, on n'écrit jamais le livre que l'on pensait écrire. On croit se trouver sur un chemin linéaire, bien tracé, mais on est sans cesse poussé, tiré dans d'autres directions, sans cesse s'ouvrent des sentiers où des voix nous appellent, sans cesse se soulèvent des trappes. Et on progresse sans rien savoir – car chaque livre est le premier – avec cette inexpérience, cette non-maîtrise. Quand le récit, la direction, la voix, l'angle s'imposent, quand on sait que le livre peut exister, qu'il existera, on se lance avec enthousiasme, mais plein de doutes et en tremblant, pourtant sans hésitation. Sûr de soi et tâtonnant. Le plaisir d'écrire, sa jubilation même, réside pour moi dans cette avancée obscure et lumineuse à la fois: s'engager dans une aventure dont on ne connaît pas l'issue, partir en aveugle sur un chemin que l'on défriche à chaque instant. Et on le défriche avec la pelle des mots. Car on n'avance qu'avec la langue, avec le sens

qui se lève quand on met certains mots ensemble, avec son rythme qui crée du signifiant nouveau. «Les mots qui vont surgir savent de nous ce que nous ignorons d'eux» (534), écrit René Char. Nous sommes sus par la langue, contenus par elle. Les mots nous précèdent et nous éclairent. Ils portent en eux nos secrets et notre histoire.

Rien ne me plaît davantage que d'arpenter ce territoire habité de tout ce que l'on sait et de tout ce que l'on ignore, habité des 'autres' qui sont en nous et traversé par la vie et le temps qui passe. Rien n'est plus grisant – ni plus effrayant – que l'exigence de l'écriture, cette injonction de tout donner, d'aller au bout de soi. De dire au plus juste, sans compromission. Et l'on entre si profondément dans chacun des personnages, on est si totalement chacun d'eux – comme si l'écrivain était aussi un acteur, en même temps soi-même et un autre – que finir un livre est à la fois une ivresse indicible et une sorte de deuil. Des 'êtres aimés' nous ont quittés, nous ont laissés dans le silence avec l'écho de leurs voix et de leurs rires.

Nulle part au monde, je ne me trouve plus à ma place que dans cet espace mental – dont Annie Ernaux dit qu'il est «le vrai lieu» –, ce sol que l'on martèle pour chercher la clarté. Nulle part au monde, je ne parle une langue qui est plus exactement la mienne. Car, en émigrant une deuxième fois, je n'ai pas seulement atteint un territoire neuf, j'ai atteint mon véritable pays. Le seul qui compte vraiment: l'écriture.

Bibliographie citée

- Char, René. "Ma feuille vineuse". *Chants de la Balandrane*. Paris: Gallimard. Bibliothèque de la Pléiade. 1983: 194-197.
- Ernaux, Annie. *Le vrai lieu*. Paris: Gallimard. 2014.
- Germain, Sylvie. *Les personnages*. Paris: Gallimard. 2004.
- Luca, Françoise de. *Pascale*. Montréal: Varia. 2005.
- . *Vingt-quatre mille baisers*. Montréal: Marchand de feuilles. 2008.
- . *Jason et la tortue des bois*. Montréal: Soulières. 2011.
- . *Reine*. Montréal: Marchand de feuilles. 2015.
- . *Sèna*. Montréal: Marchand de feuilles. 2015.
- . *Les Poupées*. Montréal: Marchand de feuilles. 2017.
- . *Le Renard roux de l'été*. Montréal: Marchand de feuilles. 2018.